

Quand la politique rencontre la psychanalyse

Alain Didier-Weill

Après avoir lu certains articles de Marina Silva, j'ai tout d'abord été stupéfié de la proximité de son questionnement avec celui qui peut se poser à un psychanalyste. Dans l'après coup cette stupeur m'est apparu déplacée : ne fallait-il pas reconnaître que les psychanalystes ne détenaient pas le privilège de poser certaines questions ? Pourquoi ? Sans doute par ce que l'acte psychanalytique est le seul qui soit ne se déduisant pas d'une profession enseignée à l'école : celui qui se réveille le matin, peut se contenter de se souvenir avoir rêvé. Mais il peut aussi prendre le temps de se dire, sidéré, qu'il n'est pas étranger à l'existence de l'étranger qui a imaginé ce rêve. Par cette démarche, il s'est ouvert à l'inconscient. Chacun d'entre nous est porteur d'une telle ouverture, mais l'immense majorité des rêveurs s'emploie à oublier ce qu'il a entrevu pendant quelques secondes. Pourquoi ? Pour avoir la paix.

Cependant, face à la multitude des oublieux il y a des exceptions, des sujets poussés par l'étrange désir de ne pas laisser se refermer ce qui s'est, un instant, ouvert à eux. Que se passe-t-il dans le cas d'une Marina Silva quand un désir de cette sorte se saisit d'elle tout en cherchant à voisiner avec l'existence de ce tout autre désir qui l'habite et qui est le désir politique ? Le désir causé par l'inconscient et le désir causé par la « polis » peuvent-ils se rencontrer ? Cette rencontre, à priori impossible, pourrait-elle cesser de l'être ? Cet impensable pourrait-il cesser de ne pas s'écrire ainsi que semble le dire Marina Silva ?

Je ne vais pas ici parler du catalogue des nouvelles idées qu'elle énonce mais seulement essayer d'évoquer le « coup d'œil » qui lui permet de regarder autrement les problèmes traditionnellement nommés « politiques ».

Lors qu'elle regarde la réalité brésilienne ce qui s'offre à son regard est à la foi très simple et en même temps très complexe : Cette contradiction généralement visible par l'artiste plutôt que par l'administrateur tient à la conjonction des paramètres suivants : la première chose que je vois quand je regarde comme elle c'est que le réel « vu » à tout simplement de la valeur ; non pas valeur marchande estimée par l'économiste mais valeur au sens de ce qui « vaut » en soi en tant que cause capable d'induire, tout comme un tableau, ou un *Ready made* de Marcel Duchamp, un élargissement du « vu », un déplacement - au sens freudien - du déjà su vers ce qui ne l'est pas

encore, vers ce qui attend d'être reconnu comme radicalement « nouveau ».

Aussitôt posée cette dimension de la « valeur » possible du réel, deux nouvelles questions se posent : qu'est ce qui s'oppose à l'apparition de ce « nouveau » ? Que ce soit l'apparition de nouvelles formules politiques, de nouvelles questions, de nouveaux rêves, il s'agit, dans tous les cas, de ce qui s'oppose à l'apparition de l'apparaître ?

Quand cette interrogation conduit Marina à questionner le sens de ce qui voue l'homme à l'immobilité, elle s'approche de la façon dont Freud parlait de cette pulsion « diabolique » poussant à la répétition du même.

Elle découvre ainsi, non sans humour, de l'existence de celle qu'elle nomme « madame culpabilité ».

Comme Freud elle décrit, par un comique proche de celui de Kafka, la logique de cette « pensée faussée » qui a réponse à tout en démontrant logiquement que l'autre est nécessairement coupable. Exemple : qui est responsable, demande le gouvernement, des conséquences désastreuses des inondations ? Réponse : les personnes qui n'ont pas choisi le bon endroit pour habiter...

Que signifie le fait que la culpabilité puisse ainsi pousser un responsable (qu'il soit un « analysant » responsable du divan ou un citoyen responsable de la cité) à répondre gravement à toute question brûlante : c'est à cause de ceci... ou de cela... » ? Qu'il a réponse à tout ! Serait-il donc apte à disposer d'un savoir absolu ? Ou, tout au contraire, ne serait-il pas inapte à accueillir toute question par laquelle il pourrait être étonné ? Ainsi, comme le psychanalyste, Marina est conduite à reconnaître que pour le surmoi qui anime la pulsion administrative de l'homme, il faudrait que cet homme puisse chausser de nouvelles lunettes pour regarder le monde : non plus par l'intermédiaire de verres colorés montrant les choses à travers une seule couleur mais, à travers des verres laissant passer toutes les vibrations lumineuses afin que le réel puisse se montrer dans sa réalité complexe tellement étonnante.